

Introduction.

La mort du roi: du fait historique à sa représentation littéraire et symbolique

Hugo O. Bizzarri (Fribourg)

En 1350, le roi Alphonse XI de Castille mourait pendant le siège de Gibraltar. Ses conseillers l'avaient averti au sujet du danger qui courrait à cause de la propagation de la Peste Noire. Malgré cela, le roi refusa d'abandonner ses rangs. Rabi Sem Tob, poète de l'entourage du monarque, a exprimé la consternation de la population au moyen de quelques vers. Il y comparait le sentiment du peuple avec ce que l'on pourrait considérer aujourd'hui comme un arrêt cardiaque :

Quand'el rey don Alfonso
fino, finco la gente
commo quando el pulso
falleçe al doliente.¹

Ce sentiment d'agonie générale qu'exprime le poète donne une idée de la dimension sociale que prenait cet événement. Incertitude et douleur cohabitaient dans le sentiment populaire. La mort du roi était un moment culminant de la vie d'un royaume, même lorsque le monarque avait eu ce que Philippe Ariès a défini comme la « mort apprivoisée », c'est-à-dire ce trépas attendu qui donne au défunt la possibilité d'accomplir toutes les étapes pour une bonne mort.² Tel a été le cas du décès d'Édouard le Confesseur en 1066. Le fait a été représenté dans la Tapisserie de Bayeux avec un attachement extrême à l'histoire.³ Les événements sont parfaitement connus : la tapisserie raconte l'exploit de Guillaume le Conquérant qui est parti à la conquête de son royaume usurpé. Dans la tapisserie, la mort du roi Édouard le Confesseur acquiert une importance particulière, à tel point que trois images lui sont dédiées, tandis qu'ensuite celle d'Harold est plus confuse. Ces images doivent beaucoup se rapprocher des événements historiques. La première représente le roi conduit à l'Église de Saint Pierre Apôtre. La scène s'accompagne d'un texte explicatif : *Hic portatur corpus Eadwardi regis ad ecclesiam Sancti Petri Apostoli*. Ensuite, deux

- 1 Don Sem Tob, *Glosas de sabiduría o Proverbios morales y otras rimas*, éd. par García Calvo, Agustín, Madrid 1974, c. 3.
- 2 Ariès, Philippe, *La muerte en occidente*, trad. par Elias, Josep, Barcelona 1982, pp. 21-31 ; id., *La mort apprivoisée*, dans : *L'homme devant la mort*, Paris 1977, pp. 13-36.
- 3 Bertrand, Simone, *La tapisserie de Bayeux et la manière de vivre au onzième siècle*, [s.l.] 1966 ; Musset, Lucien, *La tapisserie de Bayeux*, Paris 2002.

images se superposent : dans la partie supérieure, le monarque parle avec ses fidèles, parmi lesquels se démarque un confesseur – peut-être lui exprime-t-il ses dernières volontés – et Harold ; dans la partie inférieure, le linceul du roi avec pour seule inscription : *Et hic defunctus est*. (Ill. 1)

Mais plus que de simples images en soi, j'aimerais souligner l'emplacement choisi par l'artiste dans la tapisserie pour le décès du monarque. Il place cet événement presque à la moitié de son œuvre, ce qui lui confère un relief spécial : pour l'artiste anonyme, la mort du monarque a été un moment d'inflexion dans l'histoire, le passage à un ordre nouveau.

La tapisserie révèle qu'à l'époque les cérémonies de la mort n'avaient pas pris l'envergure qu'elles allaient avoir plus tard. Le linceul du roi est simple (peut-être un sac de cuir), la procession n'est pas très fastueuse. Avec l'instauration de la basilique de Saint Denis comme panthéon des rois de France, la culture de la mort autour du roi a pris une plus grande envergure. La mort d'Édouard, entouré de seulement quelques fidèles, a peu en commun avec le cortège fastueux et plein de symbolisme du pouvoir qui entourait le décès de Philippe IV le Bel (26 novembre 1314) comme le montre une enluminure des *«Grandes Chroniques de France»*.⁴ (Ill. 2)

L'entourage clérical signale le caractère cérémoniel qu'a acquis ce moment et la consolidation d'une structure idéologique que Kantorowicz a défini comme *«immortalité fictive»*.⁵ Ce moment si humain du roi était entouré d'une conception politique qui prétendait assurer la mémoire du défunt souverain et la permanence de sa lignée.

Les témoignages nous prouvent sans cesse que le décès d'un roi était, donc, un des événements les plus transcendants de la vie politique médiévale : il initiait le passage vers un nouvel ordre politique et social ; parfois, il ouvrait une longue période d'incertitude causée par la minorité du nouveau monarque ; quelquefois, il laissait le champ libre aux changements brusques et cruels. Il mettait aussi en péril la continuité de la lignée royale, ce qui conduisait alors à la nécessité d'affirmer la mémoire du roi mort.

Les formes de représentation de la mort se sont intensifiées. De vrais programmes de politique funéraire sont apparus, comme celui de la basilique de Saint Denis.⁶

4 À partir du XIV^e siècle, les cérémonies funéraires royales ont énormément évolué en France ; voir Gaude-Ferragu, Murielle, *Le corps en gloire : les funérailles royales au bas Moyen Âge dans le royaume de France, dans : Entre ciel et terre. La mort et son dépassement dans le monde hispanique*, éd. par Leclerc, Daniel et Rochwert-Zuili, Patricia, Paris 2008, pp. 156–172.

5 Kantorowicz, Ernst, *Les deux corps du roi : essai sur la théologie politique au Moyen Âge*, Paris 1989, pp. 314–315 ; voir aussi Giesey, Ralph E., *Le roi ne meurt jamais. Les obsèques royales dans la France de la Renaissance*, Paris 1987.

6 Erlande-Brandenburg, Alain, *Le roi est mort : étude sur les funérailles, les sépultures et les tombeaux des rois de France jusqu'à la fin du XIII^e siècle*, Genève 1975 ; Leistenschneider, Eva, *Die französische Königsgrablege Saint-Denis. Strategien monarchischer Repräsentation 1223–1461*, Weimar 2008 ; León de la Riba, Francisco Javier, *El panteón real de las Huelgas de Burgos. Los enterramientos de los reyes de León y de Castilla*, León 1990.

Les tombes ont gagné en visibilité; l'image gisante du défunt et les histoires de sa vie sculptées dans la pierre ont envahi chaque espace de son sépulcre. La tombe a fini par donner une dimension de l'importance des dépouilles qu'elle contenait. Tel est le cas du roi Alphonse VIII de Castille (1155-1214), vainqueur de la bataille des Navas de Tolosa, dont la chronique dit: « ils mirent son corps dans un cercueil fait joliment, comme cela lui convient lors de sa mort » ([...] *pusieron el su cuerpo en un ataud fecho fermoso qual conuenie pora el en su muerte*).⁷ On ne pouvait pas en faire moins avec un roi dont on considérait qu'il « [...] était mort et avec lui la gloire et la noblesse de Castille » ([...] *murio y con el la gloria et la nobleza de Castiella*).⁸ Le même détail est trouvé dans « La queste del Saint Graal » pour raconter la mort d'Yvain, le fils du roi Urien :

Il le firent ensevelir bel et richement, en un drap de soie que li frere de laienz li apporterent quant il sorent qu'il ert filz de roi, et li firent tel service come len doit fere pour mort, et l'enfoïrent devant le mestre autel, de laienz, et mistrent une bele tombe sus lui, et i firent son non escrire et le nom de celui qui l'ocist.⁹

Mais la mort du roi n'a pas été exprimée uniquement dans les cérémonies, les symboles et les rites. Elle a également donné lieu à une riche littérature. Même si, dans les « Danses macabres », la figure du roi était à la tête du défilé des personnages soumis à la mort, elles n'exprimaient pas cette duplicité de la figure royale: un être qui possédait une « *genima persona* ». Cela provoquait le croisement de deux moments de la politique médiévale: la mort du roi, signalant ainsi la fin d'un règne, et le couronnement de son successeur, symbolisant le prolongement d'un système politique.

Cet entremêlement se reflétait dans les processions funéraires. Ernst Kantorowicz a signalé qu'elles démontraient clairement la convergence de deux idées hétérogènes: le triomphe de la mort et le triomphe sur la mort.¹⁰ On narrait la mort du corps naturel, mais les symboles qui entouraient la cérémonie montraient la persistance du corps politique. Pour cette raison, la poésie funéraire exprimée dans les cours médiévales s'entrecroise souvent avec les poèmes d'éloges au nouveau roi, des poèmes qui célèbrent le couronnement du jeune prince et lui rendent hommage.

Les textes ne nous informent pas seulement de la mort de rois réels. Dans l'imaginaire médiéval, la mort des rois légendaires a également acquis un espace considérable. Je pense au récit de la vie du roi Apollonius de Tyr, qui a été l'un des plus lus à l'école médiévale. Apollonius était un roi sage, sans esprit d'aventure, mis à l'épreuve par le destin. Seigneur de Tyr, sa mort a été une « mort apprivoisée ».¹¹ Il est

7 Primera crónica general de España, éd. par Menéndez Pidal, Ramón, Madrid 1977, II, p. 708.

8 Ibid., p. 707.

9 La queste del Saint Graal. Roman du XIII^e siècle, publié par Pauphilet, Albert, Paris 1984, p. 154.

10 Kantorowicz (note 5), pp. 309-335.

11 [...] *et quietam atque felicem vitam vixit cum coniuge sua. Peractis annis (quod superius diximus) in pace atque senectute bona defuncti sunt*, (version A), Historia Apollonii regis Tyri, éd. par Schmeling, Gareth, Leipzig 1988, p. 43.

fort probable que le roi ait attendu ce moment patiemment et qu'il ait même pu se préparer pour l'accueillir. Une deuxième rédaction de cette œuvre ajoute un détail curieux: le roi écrit un souvenir de ses aventures dans un volume, duquel il laisse une copie dans le temple de Diane et une autre dans sa propre bibliothèque.¹² Nous voyons donc chez Apollonius le souci de la « mémoire » du roi mort.

La mort d'Apollonius semble être aux antipodes de celle d'Alexandre le Grand.¹³ L'empoisonnement du Macédonien a été largement raconté dans l'« Alexandreis » et dans le « Roman d'Alexandre »: la description du lent processus d'empoisonnement, les lamentations des douze pairs, la force de caractère du roi dans l'acceptation de la mort, la consolation que le propre monarque procure à ses guerriers:

Li rois oï les cris et sa gent dolouser,
sa mollier Rosenes commence a demander:
« Quel noise oï je la fors en cel palais lever ?
– Rois, Mascedones sont, qu'on ne peut atemper,
qui veulent ceste chambre et les huis craventer
por ce qu'il ne vos pueent veïr ne esgarder ».
Li rois se commanda el palais a porter;
lors veïssies ses homes entor lui aüner
et tant cheveus desrompre et tant dras descirer.¹⁴

Bien qu'il s'agisse d'une « mors repentina » (une mort soudaine),¹⁵ le héros peut se préparer à la recevoir. L'empoisonnement était une mort anti-chevaleresque, peut-être celle qui convenait le moins à une personne de son envergure,¹⁶ mais elle dévoilait les intrigues de la politique médiévale.

Les conquêtes d'Alexandre le Grand ont donné lieu à ce que Jean-Yves Tilliette a dénommé une « poussière de micro-récits ». ¹⁷ L'un d'eux est celui des dits de sages devant la tombe du héros que recrée, par exemple, Pierre Alphonse d'Huesca dans sa « Disciplina clericalis ». Dans ce récit, chaque philosophe compare la condition de dominateur du monde d'Alexandre avec sa situation actuelle:

Alexander ex auro fecit thesaurum: nunc e conuerso aurum de eo facit thesaurum. –
Alius: Heri totus non sufficiebat ei mundus: hodie quatuor sole sufficiunt ei ulne [...] –

12 [...] *casus suos suorumque ipse descripsit et duo volumina fecit: unum Dianae in templo Ephesiorum, aliud in bibliotheca sua posuit*, (version B), *ibid.*, p. 82.

13 Pour la mort d'Alexandre le Grand je renvoie aux travaux de Catherine Gaullier-Bougassas et Faustina Doufikar-Aerts dans ce volume.

14 Alexandre de Paris, *Le roman d'Alexandre*, éd. par Armstrong, Edward C. et alii, Paris 1994, Branche IV, vv. 206–214.

15 Ariès (note 2), pp. 18–20.

16 Bellón-Méguelle, Hélène, Mourir de laide mort despite. L'empoisonnement d'Alexandre dans la littérature française médiévale, dans: *Cahiers de recherches médiévales et humanistes* 17 (2009), pp. 141–160.

17 Tilliette, Jean-Yves, Alexandre dans la littérature didactique et morale, dans: *La fascination pour Alexandre le Grand dans les littératures européennes (X^e–XVI^e siècle)*, t. I, éd. par Gaullier-Bougassas, Catherine, Turnhout 2014, p. 42.

Alius: Heri ducebat exercitus: hodie ab illis ducitur sepulture. – Alius: Heri terram premebat: hodie eadem premitur ips.¹⁸

Pour Pierre Alphonse, la mort d'Alexandre exprimait un concept territorial de la mort: tout le pouvoir de l'empereur se retrouve réduit alors au maigre espace de terre qui contient son corps gisant. De là les références à sa sépulture.

La mort de ces rois légendaires, au même titre que celle de ceux historiques, n'a cessé de représenter les changements vers un nouvel ordre social et politique. La «Mort Artu», œuvre qui a été qualifiée à juste titre de «crépuscule de la chevalerie»,¹⁹ s'inscrit dans cet état d'esprit. La fin d'Arthur a été définie comme une mort absolue, aussi bien physique que politique.²⁰ Elle décrit un moment dans lequel ce monde chevaleresque se décomposait à cause des péchés.²¹ Mordred est le fils d'un adultère; Lancelot et Guenièvre s'enveloppent dans un amour passionnel; Arthur entreprend une guerre démesurée contre Lancelot et Mordred.²² Dans une guerre incontrôlable, la propre chevalerie se tue elle-même. Sans héritier, Arthur lance son épée dans le lac et y disparaît, emmené par un navire.²³ La «Mort Artu» n'est pas un récit parmi d'autres d'aventures chevaleresques: il s'agit d'une tentative d'explication de la fin d'une ère.

Curieusement l'Espagne, qui ne connaissait presque pas la tradition arthurienne,²⁴ a essayé la même formule pour expliquer la décadence de la domination gothique. Selon la légende, la perte de l'Espagne était la conséquence d'un acte de luxure. Le roi Rodrigue, dernier roi des Goths, avait abusé de la fille d'un vassal, le comte Julien. Dans un acte de vengeance, le comte s'allia aux Arabes et leur facilita l'accès

18 Die «Disciplina Clericalis» des Petrus Alfonsi (das älteste Novellenbuch des Mittelalters), nach allen bekannten Handschriften, éd. par Hilka, Alfons et Söderhjelm, Werner, Heidelberg 1911, pp. 48–49.

19 Je fais référence au livre: La Mort du roi Arthur ou le crépuscule de la chevalerie, études recueillies par Dufournet, Jean, Paris 1994.

20 D'après les mots de Dubost, Francis, Fin de partie: les dénouements dans «La mort le roi Artu», dans: Dufournet (note 19), pp. 85–111, ici 100; voir aussi Greene, Virgine, Le sujet et la mort dans «La mort Artu», Saint-Genouph 2002.

21 Frappier, Jean, Étude sur la mort le roi Arthur, Genève 1961, p. 223.

22 Id., La bataille de Salesbieres, dans: Mélanges offerts à Rita Lejeune, t. II, Gembloux 1969, pp. 1007–1023.

23 Grisward, Joël H., Le motif de l'épée jetée au lac: la mort d'Arthur et la mort de Batradz, dans: Romania 90 (1969), pp. 289–340 et 473–514 a signalé le lien étroit entre le roi Arthur et son épée Excalibur: Arthur nait dans la vie héroïque lorsqu'il sort Excalibur de la pierre et il meurt après l'avoir jetée dans le lac.

24 Klob, Otto, Beiträge zur Kenntnis der spanischen und portugiesischen Gral-Litteratur, dans: Romanische Forschungen 26 (1902), pp. 169–205; Gracia, Paloma, The Iberian Post-Vulgate Cycle: Cyclicity in Translation, dans: Handbook of Arthurian Romance. King Arthur's Court in Medieval European Literature, éd. par Tether, Leah et McFadyen, Johnny, Berlin 2017, pp. 431–442; Gómez Redondo, Fernando, Historia de la prosa medieval castellana. II. El desarrollo de los géneros. La ficción caballeresca y el orden religioso, Madrid 1999, pp. 1459–1505.

à la Péninsule. Déjà au XIII^e siècle, l'épisode a été interprété comme la décadence d'une lignée.²⁵ À l'image d'Arthur, le roi Rodrigue mourut pendant la bataille – l'un à Salesbière, l'autre à Sangonera – et, tout comme pour Arthur, personne ne fut témoin de son agonie. Ses habits, sa couronne, ses chaussures et son cheval furent retrouvés près du fleuve Guadelet, mais le corps du roi se dissipa tout comme la lignée des Goths. Seul une épitaphe retrouvée tardivement dans la ville de Viseu, au Portugal, fait écho de son décès: « Ici gît le roi Rodrigue, le dernier roi des Goths » (*Aquí yaze el rey Rodrigo, el postrimero rey de los godos*).²⁶ Cette légende, largement constituée dans la Péninsule incitait à méditer sur comment le péché du peuple entraîne la ruine.²⁷

Une fois de plus, la décomposition d'un empire est l'un des thèmes de l'épopée animale « Reinhart Fuchs ». La description de l'empoisonnement du roi Vrevel, dont la langue est découpée en trois sections, est l'image de la désintégration politique de l'empire: « Sa tête se fendit en trois morceaux, / en neuf plis sa langue se tordit ».²⁸

La destruction de la fourmilière, l'ascension du renard au rang de conseiller et l'empoisonnement du roi lion sont les épisodes où l'on a retrouvé le plus de racines historiques. Ils évoquent la politique de l'empire des années 1160 à 1197, en particulier la destruction de Guirbaden ou de Milan en 1162 par l'empereur Frédéric I Barberousse et la mort supposée par empoisonnement de son fils Henri VI à Messine.²⁹ De même que pour ses antécédents français, le « Reinhart Fuchs » a réalisé la critique de la société de son temps: il blâmait un monde aux vertus mortes ainsi qu'une classe sociale cynique, ambitieuse et sans scrupules, luttant pour s'immiscer dans le pouvoir.

À plusieurs reprises, nous voyons que les rois légendaires de l'imaginaire médiéval meurent aussi. Et ces récits ne sont pas simplement une excuse pour une critique morale, mais plutôt une manière d'interpréter les changements politiques et sociaux qui accompagnaient l'arrivée du nouveau monarque. Seule une société qui

25 [...] *assi que la yente de los godos que siempre fue uencedor et noble et que conquerira toda Asia et Europa et uenciera a los vandalos et los echara de tierra et les fiziera passar la mar quando ellos conquerieron toda Africa, assi como dixiemos ya, aquella yente tan poderosa tan onrrada fue essora toruada et crebantada por poder de los alaraues. Et el rey Rodrigo estaua muy fuert et sufrie bien la batalla; mas las manos de los godos que solien seer fuertes et poderosos, eran encorruadas alli et encogidas; e los godos que solien uerter la sangre de los otros, perdieron ellos alli la suya, en poder de sus enemigos*, Menéndez Pidal (note 7), t. I, p. 310.

26 Ibid., t. II, p. 310.

27 La légende a été largement étudiée par Menéndez Pidal, Ramón, *Floresta de leyendas heroicas españolas. Rodrigo, el último Godo*, t. I, Madrid 1942, p. xi.

28 Heinrich der Glichezare, *Reinhart Fuchs*, trad. par Buschinger, Danielle et Pastré, Jean-Marc, Wien 1984, vv. 2243–2244.

29 Actuellement, on considère que le roi est mort à cause de la malaria. Cet épisode a été étudié par Jean-Marc Pastré (note 28), pp. xxv–xxxix et id., *Une image des temps: la mort du roi Vrevel dans le « Reinhart Fuchs » dans: Fin des temps et temps de la fin dans l'univers médiéval*, Aix-en-Provence 1993, pp. 343–355.

octroyait une attention particulière au décès d'un monarque pouvait considérer cet instant comme une clé du devenir historique.³⁰

Le présent ouvrage tente de réaliser une incursion dans les entrailles de la vie politique médiévale : les rites et cérémonies autour du monarque, les tombeaux royaux et ses emplacements, les récits légendaires autour du décès du roi, le discours funéraire, les différents visages de la mort et tous les aspects qui représentent un moment capital de la vie du royaume. Les contributions sont organisées en trois volets. Le premier propose trois contributions qui s'éloignent du champ historiographique pour s'immerger pleinement dans l'imaginaire médiéval : la fictionnalisation du thème de la mort du roi. Catherine Gaullier-Bougassas étudie le récit de la mort d'Alexandre dans le « Roman d'Alexandre » et dans la chronique de Jean de Courcy, la « Bouquechardière ». Elle explique la transformation d'Alexandre en une figure christologique dans ces œuvres. Faustina Doufkar-Aerts témoigne de l'importance de la légende d'Alexandre dans le Moyen Âge oriental en soulignant le tissu complexe des récits qui sont restés comme les seuls vestiges de la mort du héros macedonien. Gilles Lecuppre extrait les récits funéraires du « De casibus virorum illustrium » de Boccace à partir de la traduction française de Laurent de Premierfait (1355–1360 et 1373) pour démontrer la valeur véhiculée par ces récits à savoir une moralisation sur la fragilité du pouvoir.

Le deuxième volet développe la manière de raconter la mort du roi. Dans cette section, Michail A. Bojcov, à partir des sources historiques et littéraires, décode les méthodes de conservation d'un corps royal. Il s'agit d'une large palette de techniques que les critiques regroupent souvent sous le terme d'embaumement. Bojcov observe en particulier la méthode dite « radicale » utilisée même après son interdiction par le pape Boniface VIII dans sa Bulle « Detestande feritatis abusum » (1299). Georges Martin se penche sur un des aspects juridiques du décès du roi : le droit à la succession. Il prend comme exemple le décès du roi Ferdinand I^{er} et le droit à la succession de ses trois enfants (deux fils et une fille). Martin met en évidence l'influence de deux femmes dans ce procès, l'épouse de Ferdinand I^{er} et de sa fille. Cela permet d'aborder la « gestion féminine » du pouvoir. Amaia Arizaleta s'interroge sur les raisons de l'intégration de l'« Epistola de morte Friderici imperatoris » dans le manuscrit BnF, lat. 5132, un recueil provenant du monastère de Ripoll (Catalogne). Arizaleta qualifie ce manuscrit de « construction textuelle de croisade », bannière politique de la monarchie d'Aragon qui voulait mettre en lumière ses liens avec les princes les plus puissants d'Europe. Ariel Guance se concentre sur des chroniques hispaniques pour suivre les traces littéraires des cérémonies funéraires royales. Il n'y a pas beaucoup de traces desdites cérémonies dans la littérature, ce qui lui per-

30 Schaller, Hans Martin, *Der Kaiser stirbt*, dans : *Tod im Mittelalter*, éd. par Borst, Arno et alii, Konstanz 1993, pp. 59–75 a mis en lumière les éléments qui ont transformé la mort du roi ou de l'empereur en un moment particulier du Moyen Âge.

met de réaffirmer qu'il n'y avait pas de monarchie sacralisée en Espagne. Hugo O. Bizzarri se consacre à l'étude de la poésie funéraire des rois trastamares en Castille. Cette lignée illégitime du roi Alphonse XI avait besoin d'exacerber les rituels symboliques, de créer une « nécropole dynastique » et de développer un discours de légitimation, parmi lesquels la poésie a joué un rôle fondamental. Finalement, Jean-Pierre Jardin se penche sur une chronique hispanique du XV^e siècle, la « Crónica del despensero ». Il remarque que le chroniqueur donne une place prépondérante au récit de la mort de chaque roi. Pour cet auteur anonyme, la mort a deux visages : l'un montre la récompense pour tout ce que le roi a fait ; l'autre, la punition. Chaque récit va démontrer l'une de ces deux possibilités. La dernière section présente des études spécifiques sur la mort de certains rois. Anne-Marie Helvetius revient sur les questions encore soulevées par la mort et la sépulture de Clovis, le premier roi des Francs († 511). Après un examen détaillé des sources anciennes, elle met en évidence que, durant ses dernières années, Clovis s'est identifié à un « nouveau Constantin ». Cela lui a donné l'inspiration pour préparer sa mort et construire la basilique de Saints-Apôtres, à Paris. Hans-Joachim Schmidt étudie la mort de l'empereur Henri VII décédé le 24 août 1313 en Italie. Il analyse la naissance de la légende sur l'empoisonnement de ce roi et poursuit l'évolution littéraire de ce mensonge qui a finalement laissé la place à des récits exemplaires et historiques au sens moralisateur. Mirko Vagnoni nous invite à réfléchir à l'importance politique de la tombe de Robert d'Anjou. Il met l'accent sur l'emplacement de sa tombe, qui lui confère une signification politique spéciale. Murielle Gaude-Ferragu parle de la mort du roi Charles V († 1380). Elle arrive à la conclusion que le récit de la mort de ce roi est une « mise en scène littéraire », avec laquelle on a voulu représenter la mort modèle d'un bon chrétien. Michail A. Bojcov revient sur les derniers jours de l'empereur Frédéric III (1415-1493) : sa maladie, l'amputation de sa jambe, ses funérailles et le destin de sa dépouille qui n'a trouvé un repos définitif qu'en 1517. Bojcov remarque que, malgré son abondance, la documentation est incomplète et contradictoire.

Le colloque fribourgeois de trois jours, qui s'est tenu du 9 au 11 de septembre 2019, a suscité d'intenses échanges d'idées et d'impressions. Il a reçu le soutien du Fond National Suisse et a été organisé par l'Institut des études médiévales de l'Université de Fribourg. La rencontre a permis un regard interdisciplinaire sur le thème de la mort du roi : sur la réalité, c'est-à-dire les faits historiques, la littérature, c'est-à-dire les faits transformés en discours et la représentation, c'est-à-dire le symbolisme et la signification de la mort du roi. Ce volume s'inscrit dans une tradition critique déjà ancienne qui réfléchit sur la mort du roi. Contrairement à d'autres études qui accordent une plus grande attention aux aspects historiques, cet ouvrage s'intéresse davantage à l'entrelacement de l'histoire, des cérémonies et des discours littéraires.